

Octave MIRBEAU.-*Correspondance générale* : tome premier / édition établie, présentée et annotée par Pierre Michel avec l'aide de Jean-François Nivet.-L'Âge d'Homme, 2003.

Ce premier volume de la *Correspondance générale* d'Octave Mirbeau rassemble les lettres produites entre 1862 et 1885, adressées essentiellement à des amis, pour la plupart écrivains ou artistes, et à des personnalités du monde de la presse. Il est subdivisé en deux parties : la première nous donne à connaître les missives du collégien, du jeune bachelier puis du chroniqueur et critique ; la seconde commence en 1886, année qui coïncide avec la rédaction du *Calvaire*, premier roman qui paraîtra sous le nom de Mirbeau et confèrera à celui-ci le statut d'écrivain. L'appareil critique, extrêmement complet, clair et précis, nous livre toutes les informations nécessaires à la compréhension de la vie et de la carrière de l'auteur. Nous avons quant à nous recherché dans cette correspondance tous les éléments qui pouvaient nous renseigner sur la genèse puis sur la construction des œuvres et de la poétique littéraires de Mirbeau. Plus précisément, nous avons fait porter notre attention sur deux aspects : le style déployé et le positionnement de l'épistolier en écrivain. Comme nous invite à le faire l'éditeur, nous avons dissocié deux moments biographiques.

Si les lettres qui s'étendent jusqu'en 1885 appartiennent à l'époque où Octave Mirbeau ne publie pas encore en son nom, elles sont cependant précieuses du point de vue stylistique. Elles nous renseignent en effet sur l'héritage littéraire de l'auteur, nous livrent les premières manifestations d'une veine pamphlétaire et révèlent enfin les multiples contradictions qui vont habiter l'écrivain. Les lettres de l'adolescent, majoritairement adressées à un ami d'enfance, portent fortement l'empreinte de l'héritage romantique. À Alfred Bansard des Bois, sur l'amitié : « Oui, ces amis froids, indifférents, on les voit un instant, ils apparaissent au collège, puis ils passent, ils vont se confondre dans cet océan du monde, et bientôt l'oubli a passé sur eux et les a enveloppés de son ombre impénétrable. » (p. 49). Le jeune homme fait référence au « suave Lamartine » (p. 61) et à *Oberman* (p. 81). En « apprenti écrivain », il exploite aussi à l'envi toutes les métaphores tributaires d'une littérature classique et convenue : « le doux murmure du vent » (p. 58), « le saint concert [de la nature] » (p. 58), « les larmes brûlantes » (p. 59), « les douceurs enivrantes de la danse » (p. 52), etc. Parallèlement, Mirbeau sait aussi tourner cette langue en dérision et s'en distancier à plusieurs reprises. Les contradictions de l'auteur, qui sait à la fois faire usage d'une « rhétorique bien huilée » (Pierre Michel, p. 22) et formuler le désir de renouveler la langue et la littérature, se dessinent dès la première jeunesse. On relèvera l'ironie du développement qui suit et la mention explicite des « contraintes poétiques [...] insignifiantes » : « Je ne prendrai pas ma

lyre [...] pour répandre sur ton front des flots d'harmonie et de louanges. Nous nous connaissons trop pour user de ces contraintes poétiques et insignifiantes. Retombons dans la réalité, et laissons nos vapeurs poétiques aux échos nocturnes de la plaine » (p. 55). À plusieurs reprises, il n'est pas aisé de déterminer si Mirbeau use d'une rhétorique romantico-symboliste à son propre compte où s'il l'utilise avec ironie. L'illustre le passage suivant, si excessif qu'il en devient parodique. L'éditeur insiste sur cette part de doute : « Exercice de style ? Ou restes d'un romantisme mal éteint ? Difficile à dire... » (p. 62). Au même ami, sur les illusions passées : « fantômes diaphanes que nous ne pouvions saisir que dans le monde de l'idéal et du vague, flammes brillantes, qu'un souffle faisait évanouir, étoile scintillante, qu'un nuage déroba à nos yeux enchantés. » (p. 56). Après la période de l'adolescence, notre attention a par ailleurs été attirée par les développements où nous reconnaissons la plume du pamphlétaire. Les cibles du jeune journaliste sont déjà celles contre lesquelles l'écrivain n'aura de cesse de se dresser : l'Église, la bourgeoisie catholique bien-pensante, les hommes de loi, les politiciens, etc. Le style est là : les procédés de l'accumulation, de l'exclamation indignée, le recours injurieux au bestiaire, les métaphores dépréciatives, la caricature, la violence verbale, etc annoncent le Mirbeau que nous connaissons. Sur un auteur : « ce chien caniche qui veille aux portes de la religion catholique, de peur qu'on aille déposer des ordures autour de ce monument en ruine, j'ai lu son livre [...] C'est parfaitement bête, scandaleux, et surtout cruellement ennuyeux » (p. 71) ; sur les juristes : « le droit, quelle horrible chose ! C'est comme les humeurs froides, les scrofules, la syphilis [sic] ! Quels sauteurs que ces juriconsultes ! Ah ! bêtises et cancre, crétins et goitreux ! Puissiez-vous être pendus, bouillis, pilés au mortiers, donnés aux porcs ! » (p. 104) ; sur une procession, sur le mode narratif : « C'était dimanche la procession de la fête Dieu. Saturnales religieuses ! Exhibitions de cheveux et de mollets ! [...] Enfin, tout ce qui peut sortir de plus grotesquement bête de la cervelle étique d'un Arlequin de sacristie » (p. 140) ; sur les obligations militaires et le sous-préfet : « J'ai amené, du baquet aléatoire que notre palmipède de sous-préfet décore du nom pompeux... d'urne [...] le numéro 52 » (p. 131). Nous pourrions multiplier les exemples. C'est aussi la diversité des styles qui frappe. Alors même qu'il se livre aux développements que nous venons de citer dans des courriers privés, le jeune Mirbeau rédige des dépêches pour la presse bonapartiste puis légitimiste dans une plume des plus conventionnelles. Pour preuve le maniement du style ampoulé qu'exige la rédaction des chroniques politico-mondaines pour *L'Ariégeois*. Il est question de la cour d'Espagne : « À son arrivée à Madrid, Sa Majesté l'Impératrice a été reçue à la gare par le roi Alphonse et la princesse des Asturies, qui lui ont appris avec les plus grands ménagements la mort de sa mère. L'entrevue a été des plus

touchantes [...] L'infortunée mère du Prince impérial a supporté avec beaucoup de courage le nouveau malheur qui la frappait. » (p. 228) ; « Le roi et la famille royale, suivis d'un brillant cortège, sont sortis à dix heures et demie du palais royal pour aller à l'église d'Atocha [...] La ville est pavoisée [...] Le cortège royal est magnifique. Les ambassadeurs et les grands d'Espagne en font partie et en augmentent l'éclat [...] De toutes les églises, les cloches sonnent à toute volée. » (p. 210). Nous insisterons enfin sur les nombreux récits d'événements ou d'anecdotes qui parsèment la totalité du volume. Longs, structurés, entrecoupés parfois de dialogues reproduits au style direct, ils mériteraient d'être rapprochés des romans pour vérifier s'ils sont susceptibles d'entretenir des liens avec ces derniers, sur le terrain du style et des techniques narratives.

La première partie du volume s'achève alors que Mirbeau travaille aux *Contes de la chaumière*. La seconde rassemble les missives des années 1886-1888, années qui coïncident avec la publication en son nom du *Calvaire* et de *L'Abbé Jules* et la percée littéraire de l'écrivain. Ici, ce ne sont plus sur des indices stylistiques que nous nous sommes penchée, mais plus simplement sur les informations qui nous renseignaient sur l'écrivain - dorénavant reconnu comme tel -, sur ce qui conférait à ces lettres le statut de « correspondance d'auteur ». Nous retrouvons d'ailleurs des phénomènes que les lettres de jeunesse annonçaient et qui confèrent son unité à l'ensemble du volume. Tout d'abord, Mirbeau correspond avec de nombreux auteurs et artistes de son temps. Certains sont célèbres (Barbey d'Aurevilly, Zola, Edmond de Goncourt, Huysmans, Daudet, Mallarmé, Maupassant, Hérédia, Rodin, Monet, Renoir, etc) ; d'autres sont aujourd'hui plus ou moins oubliés du grand public : Élémir Bourges, Paul Bourget, Léon Hennique, Gustave Toudouze, Édouard Pailleron, etc. À ce titre, cette correspondance fait revivre le monde littéraire de la Belle-Époque. Les lettres adressées aux grands écrivains de l'époque sont presque toutes des missives admiratives, dans lesquelles Mirbeau assume la position de disciple face au maître. Il exploite tous les topoï du genre, dont l'hyperbole enthousiaste. En ce sens, ces courriers s'inscrivent bien dans la typologie des correspondances d'écrivain. À Edmond de Goncourt : « Je ne puis m'empêcher de vous crier mon admiration [...] de vous importuner en catimini de mes enthousiasmes ardents et sincères [...] le style qui a fait de vous, Monsieur, le premier écrivain de notre temps » (p. 204). À Barbey d'Aurevilly : « Mon cher et illustre Maître, / J'ai reçu votre nouveau chef-d'œuvre [...] On ne devrait point désespérer de la vie quand la vie produit des hommes comme vous » (p. 317). Ces lettres déploient également tous les thèmes propres à la profession et nous informent sur l'édition des œuvres (dédicaces, expéditions, contrats, etc.) et sur leur réception critique en aval. Enfin et surtout, ces textes nous livrent des renseignements sur le travail de

Mirbeau ainsi que sur sa poétique. Ceux-ci restent rares et assez disséminés dans l'ensemble du volume, mais sont précieux par leur cohérence et leur unité. Mirbeau travaille à ses romans dans la difficulté, la souffrance, le doute. À son ami Paul Hervieu, sur ses articles pour *Les Grimaces* : « quel vide effrayant il y a là-dedans. Quel manque de personnalité ; et ça n'est même pas écrit en français. Et quand je me dis qu'il faut que je fasse un livre, cela me semble une amère dérision. » (p. 333). Ce désir d'être original et cette exigence de la langue réapparaissent presque toujours sous diverses formes. On peut comprendre ainsi, par exemple, la métaphore du « mâle ». Sur *Le Calvaire* : « Oui mon ami, je travaille, je travaille. Je vois des choses très bien, des choses grandes, mais les saisir, les étreindre [...] sur le papier, voilà le vrai 'Calvaire'. Oh ! pourtant, si je pouvais produire quelque chose de mâle, de vraiment douloureux » (p. 411). À Claude Monet, sur *L'Abbé Jules* : « Je sens que c'est mauvais, déhanché, que l'originalité qui aurait pu y être n'est pas sortie » (p. 756). Des informations permettant de définir la poétique romanesque de Mirbeau transparaissent dans ces mentions. L'exigence d'originalité et d'intensité semble s'inscrire en opposition par rapport à cette rhétorique que l'écrivain continue à pratiquer au quotidien dans son travail de journaliste. Plusieurs développements soulignent explicitement cette contradiction : « je remplace, par des déclamations et des amplifications de rhétorique qui ne peuvent tromper personne, le manque d'idées et de pensées rares. » (p. 548) ; sur *Le Calvaire*, à Rodin : « C'est une œuvre ratée et vide, et que j'aurais voulue très intense, et qui n'est, dans le fond, que déclamatoire... » (p. 615). La topique, très dix-neuviémiste, de la souffrance créatrice fait aussi entrer ses lettres dans une certaine tradition des écrits d'artistes. Mirbeau s'identifie au Claude Lantier de *L'œuvre*. À Émile Zola : « j'ai pleuré devant ce malheureux Claude Lantier, en qui vous avez synthétisé le plus épouvantable martyr qui soit, le martyr de l'impuissance [...] j'ai retrouvé en cette douloureuse figure beaucoup de mes propres tristesses, toute l'inanité de mes efforts, les luttes morales au milieu desquelles je me débats » (p. 527). On relèvera pour finir un passage assez précis concernant le choix des mots dans *Le Calvaire*, dans une lettre à Juliette Adam qui a reproché à l'écrivain sa grossièreté. Nous sommes ici au plus précis du travail d'écriture : « ce n'est point par fanfaronade [sic] que j'ai poussé si loin certains détails et certains mots. C'est une doctrine d'art que je crois très honnête. Car les mots ne sont rien. Les plus ignobles prennent de la noblesse et de la grandeur, d'après l'intention qui les a dictés. Et ils sont plus chastes dans leur nudité que les mots académiques avec tous leurs voiles. » (p. 601).

Ce volume, qui s'achève au moment où Mirbeau débute sa carrière d'écrivain, laisse présager de la richesse des suivants. Les constats du présent compte rendu resteront à enrichir à la lumière de leur lecture.

Sonia ANTON